

surprise qu'il allait causer à son ami. Fonrose arrivé, le vicomte court à lui, et l'embrassant : "Mon ami, lui dit-il, remerciez madame de Forlis ; elle consent à votre union avec celle que vous aimez." A ces mots le vicomte ne doute point que son secret n'ait été découvert ; il croit qu'on lui offre la main de Juliette, et, transporté, de joie, il tombe aux pieds de madame de Forlis. Cette dernière, vivement attendrie, lui dit : "C'est votre généreux rival qu'il faut remercier..." Ces paroles furent un coup de foudre pour Fonrose : il entrevit une partie de la vérité, et il eut assez de présence d'esprit pour ne rien dire, et pour baisser la tête sur les genoux de madame de Forlis, afin de cacher la surprise et la consternation qui devaient se peindre sur son visage. "Oui, mon ami, s'écria le vicomte, je vous cède mademoiselle Louise de Forlis ; je vais partir : mon père arrive aujourd'hui ; je vais l'aller retrouver ; et pour vous ôter tout sujet d'inquiétude, j'épouserai tout de suite la personne qu'il me destinait... — Non, non, interrompit Fonrose en se relevant impétueusement ; je n'abuserai point de tant de grandeur d'âme... J'ai cédé à un premier mouvement dont je n'ai pas été le maître ; mais la réflexion me rend à moi-même... — Mon cher Fonrose, reprit Verdac, mon parti est tout-à-fait pris ; mes chevaux sont mis, je pars dans l'instant... — Je ne le souffrirai pas, repartit Fonrose. — Adieu, madame, dit Verdac, en faisant une profonde révérence à madame de Forlis qui, pendant ce dialogue héroïque, pleurait d'admiration ; adieu." En prononçant ces paroles, il sortit précipitamment ; Fonrose le suivit et quant ils furent sur l'escalier, Fonrose saisit, Verdac par le bras, et l'entraîna malgré lui, en donnant ordre à un domestique de renvoyer les chevaux de poste.

Verdac, conduit dans sa chambre par Fonrose répéta qu'il persistait dans son dessein. Il ne s'agit point ici, lui dit Fonrose, de votre amour et du mien ; nous ne devons nous occuper que de Louise ; c'est vous qu'elle aime, et il ne vous est pas permis d'être généreux avec moi aux dépens de son bonheur ; d'ailleurs, puis-je accepter le sacrifice que vous voulez me faire ? L'honneur me permettrait-il de prétendre à la main d'une personne qui ne m'épouserait que par contrainte, d'une personne dont le cœur n'est plus libre ! — Avec le temps, elle vous aimera. — Non, non, jamais on ne guérit d'une première passion. Mademoiselle de Forlis n'est pas le premier objet que j'ai aimé ; je sens que la raison pourra triompher d'un penchant qui est déjà très-affaibli. Vous qu'elle aime, vous devez être fidèle ; si vous l'abandonniez, vous ne seriez qu'un séducteur. — Oh ! c'est ce que je ne serai jamais. — J'en suis sûr. Ne vous laissez donc point aveugler par une fausse générosité ; acceptez la félicité qui vous est offerte. — Mais, mon

père ? — Vous aurez son consentement. Avant tout, il faut faire la démarche que vous devez aux sentiments de Louise ; il faut la demander à sa mère. Dans le trouble où vous êtes vous ne pourriez lui parler. — Oui, je suis fort troublé. — Vous ne pourriez même écrire. Moi, je suis plus calme ; je vais vous faire une lettre que vous copierez, et que vous lui enverrez ; ensuite, vous m'avouerez comment vous avez découvert que je suis amoureux de Louise. Quelqu'un vous a donné cette idée ? — Point du tout. C'est votre migraine qui m'a ouvert les yeux. — Ma migraine ? — Oui j'ai bien vu que vous étiez malade de chagrin. — Oh ! ma passion ne va pas jusque là. J'avoue que si Louise m'eût aimé, je l'aurais adoré ; n'ayant pu me flatter de ce bonheur, je n'ai pour elle qu'un sentiment involontaire qui ne fait point mon tourment, et qui s'éteindra tout-à-fait quand elle sera votre épouse. Mais occupons-nous dans ce moment de la lettre pour madame de Forlis ; nous reprendrons cet entretien.

Fonrose prit une écritoire, et il écrivit une lettre adressée à madame de Forlis, et conçue en ces termes :

"MADAME,

"Après une longue conversation avec mon ami, « je vois, à n'en pouvoir douter, que sa passion « est infiniment moins vive que la mienne ; il pour-
« ra vivre sans mademoiselle de Forlis, et j'avoue
« que je ne puis exister sans elle. C'est lui qui
« m'autorise à vous ouvrir mon cœur et à vous
« montrer sans déguisement l'excès d'un amour
« dont l'amitié pouvait obtenir le sacrifice, mais
« que rien au monde ne saurait affaiblir. Daignez,
« me rendre l'espérance ; ce sera me rendre à la
« vie."

Fonrose laissa ce billet à Verdac (qui lui promit de le copier et de l'envoyer sur-le-champ), et il fut chercher Juliette afin de l'instruire de tout ce qui s'était passé. A peine était-il sorti de la chambre, qu'Adrienne, très-inquiète de la conférence des deux amis, s'avança doucement dans le corridor, sur la pointe des pieds, d'un air mystérieux : elle fut aperçue de Fonrose, qui feignit de ne pas la voir ; il continua son chemin, et, restant caché derrière une porte battante, il jeta un œil soupçonneux et perçant dans le corridor, et il vit Adrienne entrer précipitamment chez Verdac. Fonrose alors n'eut presque plus de doute sur la perfidie d'Adrienne, quoiqu'il lui fût impossible d'en deviner le motif. Il fut tenté de rentrer chez Verdac ; mais il pensa qu'Adrienne aurait assez d'adresse pour donner des raisons plausibles de cette visite clandestine si contraire à la bienséance, et il jugea qu'il valait mieux paraître ne pas se défier d'elle, et l'observer avec soin, afin de la